

Construire le temps



Histoire et méthodes
des chronologies et calendriers
des derniers millénaires avant notre ère
en Europe occidentale

sous la direction de

Anne LEHOËRFF

Couverture: © Bibracte/D. Beucher
Origine de la coupe réinterprétée : Bibracte

Notice catalographique

Lehoërf (A.) dir, Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale Actes du xxx^e colloque international de Halma-Ipel, UMR 8164 (CNRS, Lille 3, MCC) 7-9 décembre 2006, Lille. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2008 (Collection Bibracte; 16, ISSN 1281-430X).

ISBN : 978-2-909668-60-4

Premier élément date et référence bibliographique

LEHOËRFF (A.) dir. — *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale*. Actes du xxx^e colloque international de Halma-Ipel, UMR 8164 (CNRS, Lille 3, MCC), 7-9 décembre 2006, Lille. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2008, 360 p., 150 ill. (Collection Bibracte; 16).

Mots clefs

Historiographie, temps, chronologie, calendriers, protohistoire, antiquité, archéologie.

Crédit des illustrations

Illustrations originales des divers auteurs participant à l'ouvrage.
Mise aux normes éditoriales : Daniel Beucher (BIBRACTE).

Mise en page

Italiques. Virginie Teillet.

Directeur de la collection

Vincent Guichard (BIBRACTE).

Secrétariat d'édition

Myriam Giudicelli (BIBRACTE).

Diffusion/distribution

BIBRACTE EPCC – Centre archéologique européen
F - 58370 Glux-en-Glenne – e-mail : edition@bibracte.fr
Téléphone : 33 (0) 386 786900 – Télécopie : 33 (0) 386 7865 70

Copyright 2008 : BIBRACTE

ISSN 1281-430X – ISBN 978-2-909668-60-4
Imprimé en France

Directrice de la publication

Anne LEHOËRFF
(Maître de conférences à l'université de Lille 3,
membre de l'Institut Universitaire de France)

Auteurs (titres et fonctions au jour du colloque)

Juan P. BELLÓN (*Investigador contratado en el Centro Andaluz de Arqueología Ibérica, université de Jaén – E*)
André BILLAMBOZ (*Chercheur au Landesamt für Denkmalpflege, Stuttgart – DE*)
Patrice BRUN (*Professeur, université Paris I, UMR 7041*)
Olivier BUCHSENSCHUTZ (*Directeur de recherche au CNRS, UMR 8546*)
John COLLIS (*Professeur émérite, université de Sheffield – UK*)
Géraldine DELLEY (*Doctorante, université de Neuchâtel – CH*)
Filippo DELPINO (*Directeur de Recherche, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Roma – I*)
Jacques EVIN (*ancien Directeur du Centre de Datation par le Radiocarbonate de l'université de Lyon*)
Alessandro GUIDI (*Professeur, université de Vérone – I*)
Anthony F. HARDING (*Professeur, université d'Exeter – UK*)
Gilbert KAENEL (*Directeur du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire de Lausanne – CH*)
Marc-Antoine KAESER (*Professeur, université de Neuchâtel – CH*)
Kristian KRISTIANSEN (*Professeur, université de Göteborg – S*)
Armelle MASSE (*ATER, UMR 8164 Halma-Ipel, Lille 3*)
Pierre-Yves MILCENT (*Maître de conférences, université de Toulouse 2- Le Mirail, UMR 5608-TRACES*)
Albert NIJBOER (*Lecturer, université de Groningen – NL*)
Christopher PARE (*Professeur, Johannes Gutenberg Universität, Mainz – D*)
Patrick PION (*Maître de conférences, université Paris X, UMR 7055*)
Lorenz RAHMSTORF (*Akademischer Rat auf Zeit, Johannes Gutenberg Universität, Mainz – D*)
Katharina REBAY (*Research Associate, université de Cambridge – UK*)
Pierre ROUILLARD (*Directeur de Recherche au CNRS, MAE Paris X*)
Arturo RUIZ (*Professeur, université de Jaén – E*)
Laure SALANOVA (*Chercheur au CNRS, MAE Paris X*)
Alberto SÁNCHEZ (*Professeur, université de Jaén – E*)
Alain SCHNAPP (*Professeur à l'université Paris I, directeur général de l'INHA*)
Marie-Louise STIG SØRENSEN (*University Senior Lecturer, université de Cambridge – UK*)
Henrik THRANE (*Professeur émérite – DK*)
Sébastien TORON (*Doctorant, université Charles-de-Gaulle, Lille 3*)
Stéphane VERGER (*Directeur d'Études à l'EPHE, UMR 8546*)

Domiciliations complètes, p. 6, 7

Remerciements

Ce volume rend compte d'un colloque de l'équipe de recherche Halma-Ipel (Lille), à l'initiative d'Anne Lehoërf. La tenue de ce colloque doit beaucoup au soutien de l'Institut Universitaire de France. Bibracte est heureux de publier les actes de cette manifestation internationale qui aborde la question majeure des systèmes chronologiques de la Protohistoire européenne.

Le présent ouvrage a bénéficié du soutien des partenaires habituels de Bibracte, auquel se sont ajoutés les participations d'Halma-Ipel et de l'Institut universitaire de France.

Sommaire

Introduction

Anne LEHOËRFF – *Les enjeux de la construction du temps en archéologie*..... 9

Résumés / Abstracts 17

Les mots, les méthodes

Alain SCHNAPP – *Les Préadamites : une invention manquée de la Préhistoire au xviii^e siècle ?* 33

Kristian KRISTIANSEN – *From memory to monument: the construction of time in the Bronze Age* 41

Henrik THRANE – *The relevance of the concept of the Closed Find in Chronology and the other Archaeological Analyses* 51

Marie-Louise STIG SØRENSEN, Katharina Christina REBAY-SALISBURY – *The impact of 19th century ideas on the construction of 'urnfield' as a chronological and cultural concept: tales from Northern and Central Europe*..... 57

Christopher PARE – *Archaeological Periods and their Purpose* 69

John COLLIS – *Constructing Chronologies: lessons from the Iron Age* 85

Jacques EVIN – *L'impact des premières datations ¹⁴C sur l'archéologie française avant la calibration* 105

Georges LAMBERT – *A Century for Dendrochronology and Archaeology quiet activities* 113

Alessandro GUIDI – *Social dimensions of time: a comparison between chronologies adopted in the literature, in the Museums and in the handbooks of History* 123

Construire le temps des sociétés

Laure SALANOVA – *Le temps d'une diffusion : la céramique campaniforme en Europe* 135

Lorenz RAHMSTORF – *The Bell Beaker Phenomenon and the interaction spheres of the Early Bronze Age East Mediterranean: similarities and differences* 149

Géraldine DELLEY – *Terminologie et transition : le Néolithique final en Grèce méridionale* 171

Armelle MASSE, Sébastien TORON – *Construire le Temps, de l'âge du Bronze à l'âge du Fer, entre Seine et Meuse* 179

Anthony HARDING – *The date of Biskupin-type sites in western Great Poland* 189

André BILLAMBOZ – *Dendrochronologie et palafittes. De la mesure chronométrique à l'approche écologique : le potentiel de l'application dendroarchéologique* 197

Marc-Antoine KAESER – *De l'archétype villageois aux réseaux territoriaux : la dendrochronologie et le temps oublié des habitats littoraux* 209

Patrice BRUN – *Chronologie relative et rythmes du changement : une question de fréquences d'associations* 221

Pierre-Yves MILCENT – *À l'Est rien de nouveau. Chronologie des armes de poing du premier âge du Fer médio-atlantique et genèse des standards matériels élitaires hallstattiens et laténiens* 231

Stéphane VERGER – *540-520. Quelques synchronismes dans les relations entre l'Europe hallstattienne et les cultures de la Méditerranée occidentale* 251

Albert J. NIJBOER – *Archaeological Contexts versus Greek Centuries of Darkness* 275

Filippo DELPINO – *Misurare il tempo, valutare le misure del tempo. Il dibattito sulla cronologia dell'età del Ferro italiana* 293

Pierre ROUILLARD – *Entre ix^e et vii^e siècle en Andalousie : les termes d'un débat* 299

Arturo RUIZ, Juan Pedro BELLÓN, Alberto SÁNCHEZ – *La construction archéologique des Ibères. Entre Orient et Occident* 307

Gilbert KAENEL – *Entre histoire et typologies : les chronologies de la période de La Tène* 325

Olivier BUCHSENSCHUTZ – *Archaeologia geographica : analyse spatiale et typologique de l'âge du Fer nord-alpin* 343

Patrick PION – « *La monnaie de l'absolu* » : un siècle de numismatique gauloise dans les chronologies du second âge du Fer 349



Les enjeux de la construction du temps en archéologie

ANNE LEHOËRFF

Tout petits, les enfants superposent des cubes. En grandissant, ils apprennent à réaliser des puzzles, d'abord de dix pièces, puis de trente, augmentant ainsi le nombre de pièces avec l'âge. En sciences humaines, il existe de très grands enfants.

Les historiens des périodes les plus anciennes, ceux qui travaillent avec de vieux bouts de métal et de céramique, des inscriptions, des textes, des monnaies ou même des morceaux de bois, se sont fabriqué un jouet extraordinaire depuis un siècle et demi environ. Mais il s'agit d'un jouet un peu particulier. Nécessaire – est-ce encore la définition d'un jouet – immense, dont le nombre de pièces reste difficile à évaluer avec précision – et visiblement irréalisable. Les pièces vont, pour certaines, les unes avec les autres, mais le tout ne semble pas pouvoir être totalement emboîté. De plus, ce puzzle est mouvant et ses pièces changent au fur et à mesure des travaux et des découvertes, simplifiant parfois le jeu, ou le compliquant à loisir. Casse-tête terrible ou passe-temps contemporain, à chacun de voir.

L'idée de cette rencontre est venue, ainsi, il y a quelques années, au cours de la rédaction d'un doctorat alors que je m'évertuais à assembler, justement, un puzzle qui me semblait impossible, celui des correspondances chronologiques entre le sud et le nord des Alpes pour la fin du deuxième millénaire avant notre ère¹. La thèse passée, l'idée est restée. Comment en est-on arrivé là? Quelle est donc l'histoire de la construction des chronologies, des calendriers et donc du temps? Et plus précisément celle de l'Europe des derniers millénaires avant notre ère.

Disposer d'un cadre chronologique est indispensable à toute construction historique. Or, ce cadre totalement cohérent et unifié n'existe pas en Europe pour les derniers millénaires avant notre ère alors que les populations ont vécu des temps identiques et communs d'un bout à l'autre de l'Europe. Ce fait est à la fois étonnant et logique. Étonnant car certains moyens de datation sont incroyablement performants (à l'année près parfois), y compris pour des périodes anciennes. Logique car la mise en place des chronologies européennes est une longue histoire, une sorte de stratigraphie où la superposition des couches est particulièrement complexe. La question est ambitieuse et le thème, le temps, est immense. C'est un sujet qui touche à la philosophie autant qu'à l'histoire et les développements possibles autour du mot et de ses significations sont donc très vastes.

Ces dernières années, dans un contexte quelque peu millénariste, le temps a été à l'honneur un peu partout en Europe à travers des réunions, des colloques, des expositions². Pourtant, l'histoire de la construction des chronologies n'a été que marginalement abordée, les efforts des chercheurs d'aujourd'hui se concentrant plutôt sur les chronologies elles-mêmes et leur harmonisation. En d'autres termes, doit-on associer le Ha B2 avec le Ha B3³ et à partir de quelle date plutôt que sur quels critères et par qui le Ha B2 a-t-il été introduit, comment a-t-il évolué depuis et pourquoi les chercheurs ne parviennent-ils pas à s'accorder sur ses limites? La proposition du colloque de Lille était donc davantage de réfléchir sur nos méthodes de travail que de débattre sur les résultats en cours, discutés ailleurs dans des rencontres d'archéologie⁴ et non d'historiographie.

Temps cyclique, temps linéaire

Communément, on admet deux temps, un temps cyclique et un temps linéaire. Le premier est un temps vécu, marqué par des événements récurrents : les saisons et les activités qui leur sont associées tels que les travaux agricoles, la cueillette etc., les événements marquants ou temps forts tels des anniversaires, des fêtes régulières. C'est un temps naturel dans la mesure où les saisons suivent aussi un cycle sans que l'homme en soit responsable. Ce dernier y ajoute parfois son empreinte.

Le second est un temps intellectualisé et sur lequel d'ailleurs le premier s'enroule. Ce n'est pas une donnée naturelle mais un choix culturel (avec éventuellement un contrôle politique et religieux tant les enjeux peuvent être importants) qui conduit au décompte du temps humain. Plus précisément encore, ce temps linéaire peut être envisagé sous deux angles par l'historien :

1. Le temps linéaire pour les populations que nous étudions ; en d'autres termes, comment telle ou telle population perçoit-elle ce temps linéaire, si elle le perçoit, et selon quelles modalités le trace-t-elle ?

2. Le temps linéaire et sa construction par ceux qui cherchent à comprendre les populations du passé. C'est dans cette optique qu'il faut envisager la construction de nos chronologies et calendriers, objet des débats de cette rencontre.

Cette construction a suivi un cheminement long et complexe, étroitement liée à l'histoire des mentalités, à l'histoire intellectuelle de l'Europe ou encore au développement d'outils de mesure du temps qui ont permis d'appréhender des durées très longues ou au contraire très courtes. Le temps historicisé s'inscrit⁵ dans cet éventail élargi du temps, avec des temporalités multiples.

“Les derniers millénaires”

Dans ce cadre, “les derniers millénaires avant notre ère” ont retenu notre attention, plutôt que le “plus vieux” ou le “plus récent”.

Pour le “plus vieux”, la préhistoire, la construction du temps est reliée à la question de l'âge du monde, au problème des origines. Après les premières tentatives déjà jugées scandaleuses du XVIII^e siècle (en particulier celles de Buffon)⁶, les débats non moins passionnés du XIX^e siècle ont permis de repousser définitivement les limites temporelles de l'histoire de l'Europe bien au-delà du cadre imposé par la bible. Un homme plus ancien que le déluge conventionnel prend sa place, non sans mal. La naissance de la Préhistoire en 1859, date de la reconnaissance des travaux de Jacques Boucher de Perthes (1788-1868), mais aussi de la parution de L'origine des espèces au moyen de sélection naturelle de Charles Darwin met fin à l'historicité de la Création (et donc au calendrier chrétien) fixée à 4004 avant notre ère (alors avant J.-C.) au milieu du XVII^e siècle par James Ussher, l'archevêque anglican d'Armagh⁷.

Reste que si l'histoire de l'homme est vieillie, cette vieille histoire n'en est pas pour autant complètement intégrée à l'Histoire en général. Dans les manuels scolaires, dans les cadres conventionnels d'enseignement, les époques hautes ont encore du mal à trouver une place face aux sociétés classiques de Méditerranée. Lorsque les ouvrages de vulgarisation y consacrent quelques pages, c'est de manière marginale et essentiellement centré sur le Paléolithique. De manière anecdotique, les passages relatifs aux périodes ultérieures concernent un peu les monuments mégalithiques qui fascinent, puis les Gaulois présentés comme un préambule à la grande victoire de César et du monde romain.

Le “plus récent”, qui n'a pas été retenu ici, se place du côté de la conquête romaine et l'après-conquête. À partir de ces périodes, l'impression – l'illusion peut-être – domine que la grande variété des sources permet des ajustements généraux et que, en conséquence, la construction des chronologies est moins problématique, ou tout au moins que les problèmes ne sont pas du même ordre.

Temps cyclique, temps linéaire

Communément, on admet deux temps, un temps cyclique et un temps linéaire. Le premier est un temps vécu, marqué par des événements récurrents : les saisons et les activités qui leur sont associées tels que les travaux agricoles, la cueillette etc., les événements marquants ou temps forts tels des anniversaires, des fêtes régulières. C'est un temps naturel dans la mesure où les saisons suivent aussi un cycle sans que l'homme en soit responsable. Ce dernier y ajoute parfois son empreinte.

Le second est un temps intellectualisé et sur lequel d'ailleurs le premier s'enroule. Ce n'est pas une donnée naturelle mais un choix culturel (avec éventuellement un contrôle politique et religieux tant les enjeux peuvent être importants) qui conduit au décompte du temps humain. Plus précisément encore, ce temps linéaire peut être envisagé sous deux angles par l'historien :

1. Le temps linéaire pour les populations que nous étudions ; en d'autres termes, comment telle ou telle population perçoit-elle ce temps linéaire, si elle le perçoit, et selon quelles modalités le trace-t-elle ?

2. Le temps linéaire et sa construction par ceux qui cherchent à comprendre les populations du passé. C'est dans cette optique qu'il faut envisager la construction de nos chronologies et calendriers, objet des débats de cette rencontre.

Cette construction a suivi un cheminement long et complexe, étroitement liée à l'histoire des mentalités, à l'histoire intellectuelle de l'Europe ou encore au développement d'outils de mesure du temps qui ont permis d'appréhender des durées très longues ou au contraire très courtes. Le temps historicisé s'inscrit⁵ dans cet éventail élargi du temps, avec des temporalités multiples.

“Les derniers millénaires”

Dans ce cadre, “les derniers millénaires avant notre ère” ont retenu notre attention, plutôt que le “plus vieux” ou le “plus récent”.

Pour le “plus vieux”, la préhistoire, la construction du temps est reliée à la question de l'âge du monde, au problème des origines. Après les premières tentatives déjà jugées scandaleuses du XVIII^e siècle (en particulier celles de Buffon)⁶, les débats non moins passionnés du XIX^e siècle ont permis de repousser définitivement les limites temporelles de l'histoire de l'Europe bien au-delà du cadre imposé par la bible. Un homme plus ancien que le déluge conventionnel prend sa place, non sans mal. La naissance de la Préhistoire en 1859, date de la reconnaissance des travaux de Jacques Boucher de Perthes (1788-1868), mais aussi de la parution de *L'origine des espèces* au moyen de sélection naturelle de Charles Darwin met fin à l'historicité de la Création (et donc au calendrier chrétien) fixée à 4004 avant notre ère (alors avant J.-C.) au milieu du XVII^e siècle par James Ussher, l'archevêque anglican d'Armagh⁷.

Reste que si l'histoire de l'homme est vieillie, cette vieille histoire n'en est pas pour autant complètement intégrée à l'Histoire en général. Dans les manuels scolaires, dans les cadres conventionnels d'enseignement, les époques hautes ont encore du mal à trouver une place face aux sociétés classiques de Méditerranée. Lorsque les ouvrages de vulgarisation y consacrent quelques pages, c'est de manière marginale et essentiellement centrée sur le Paléolithique. De manière anecdotique, les passages relatifs aux périodes ultérieures concernent un peu les monuments mégalithiques qui fascinent, puis les Gaulois présentés comme un préambule à la grande victoire de César et du monde romain.

Le “plus récent”, qui n'a pas été retenu ici, se place du côté de la conquête romaine et l'après-conquête. À partir de ces périodes, l'impression – l'illusion peut-être – domine que la grande variété des sources permet des ajustements généraux et que, en conséquence, la construction des chronologies est moins problématique, ou tout au moins que les problèmes ne sont pas du même ordre.

Entre ces deux extrêmes, c'est en quelque sorte une période “intermédiaire”, un peu tiraillée entre une Préhistoire qui a finalement acquis pleinement ses lettres de noblesse depuis un siècle⁸ et une Antiquité classique depuis longtemps reconnue. Elle se cherche parfois et se nomme également avec difficulté. Le terme de « Protohistoire » est d'usage courant en France, moins dans le reste de l'Europe. Mais, même en France, où le terme est pourtant né, il ne recouvre pas la même réalité pour tout le monde⁹.

Néolithique ou pas Néolithique, telle est en gros la question des deux écoles françaises. À l'université de Paris I, depuis les années 1970 et les travaux de Bohumil Soudsky sur le Néolithique ancien¹⁰, la Protohistoire s'ouvre avec l'affirmation de l'homme producteur vers le VI^e millénaire avant notre ère. En France méridionale, cette même période reste généralement associée au terme de « Préhistoire récente ». L'âge du Bronze est même parfois encore inclus dans cette Préhistoire récente comme à ses débuts¹¹. L'âge du Fer est en revanche pour tous dans l'ère de la Protohistoire.

À l'échelle de l'Europe, le terme comme le concept de protohistoire ne sont pas clairs et uniformisés. Tandis que les Britanniques n'ont pas de substantif équivalent et se contentent d'utiliser, avec parcimonie, l'adjectif « protohistoric », la « Frühgeschichte » des germanophones est très étendue dans sa durée en Allemagne puisqu'elle trouve des prolongements jusqu'au haut Moyen Âge. Elle a de surcroît mauvaise presse, trop associée aux années 1930 et aux idéologies politiques de cette époque noire utilisées en archéologie. Dans les pays méditerranéens, poids de l'Antiquité classique oblige, la situation est plus complexe encore et il n'est pas rare soit d'exclure complètement le terme, soit de le réserver à l'âge du Fer dans une définition originelle, celle des sociétés vivant en relation avec des populations possédant l'écrit mais ne l'utilisant pas directement, que l'on trouve chez Joseph Déchelette. Une définition donc par la négative (ce que l'on ne possède pas) qui n'a plus cours aujourd'hui au nord des Alpes auprès des chercheurs qui se définissent comme protohistoriens mais que l'on trouve encore, d'une part chez certains préhistoriens, d'autre part chez certains archéologues classiques. Ici transparaît une réalité importante et qui a conditionné la construction des chronologies, celle des traditions intellectuelles et politiques européennes relatives à l'archéologie, tout particulièrement depuis le XIX^e siècle¹².

La question de la définition du terme de protohistoire n'est pas anecdotique. Nommer revient à identifier et donc à faire exister. Pour la Protohistoire, l'essentiel – une définition claire, une reconnaissance scientifique et académique – reste à construire en ce début du XXI^e siècle.

Estimer le temps, le nommer

En 1799, Pierre Jean-Baptiste Legrand d'Aussy (1737-1800), alors membre de l'Institut (classe des Sciences morales et politiques, Section histoire), annonçait, avec quelques années d'avance et une touche de poésie, le siècle suivant¹³. Il suggérait alors – à côté d'un véritable programme de fouille – une chronologie des périodes ainsi nommée : « âge primitif du feu », « âge des collines », « second âge des collines », « âge du renouvellement des bûchers », « âge des sarcophages individuels », « âge des mausolées ».

En 1819, Christian Jurgensen Thomsen (1788-1865) fut le premier à concevoir de manière révolutionnaire un classement des collections archéologiques du musée de Copenhague en fonction d'une succession chronologique associée aux matériaux, pierre, bronze, fer. En 1836, il publie la périodisation que nous connaissons tous et utilisons toujours, quoique modifiée¹⁴. Tout au long du XIX^e siècle, le vocabulaire se précise comme un moyen d'évaluation et de contrôle du temps.

Dans les années 1850, puis dans les décennies qui suivent, dans différentes régions d'Europe, sont mis au jour des vestiges qui vieillissent le temps et le bousculent. À Hallstatt en Autriche, à Villanova près de Bologne mais aussi dans les terramares de la plaine du Pô, dans les lacs suisses ou encore en Europe du Nord, sans oublier la modeste vallée de la Somme, naît une « Préhistoire ».

Ces découvertes ne contribuent pas simplement à enrichir des collections mais bien à faire émerger des moments du passé qu'il faut nommer. Les terminologies de fixation du vocabulaire, que l'on suit assez bien dans les volumes du « *corpus national d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques* » qui se tiennent à Paris depuis 1866 dans les grandes villes d'Europe, sont multiples. On assiste à la naissance de « *paletnologia* » en Italie, à la définition d'une « *époque archéolithique* », à l'usage de la notion les « *temps anthropéens* » ou encore à l'emploi de l'adjectif « *archéolithique* », etc.¹⁵.

Mesurer le temps

Le monde savant va plus loin. Quelle que soit l'époque considérée, s'il y a une nécessité d'avoir des dates et des calendriers. Dans nos sociétés de l'écrit, cela implique la transcription d'un mode de comptage et de repérage. Le contrôle, l'organisation du temps est un enjeu politique et un passage obligé – en aucun cas un objectif des historiens. Ici, encore faut-il distinguer, d'une part, le cadre dans lequel nous nous situons, nos dates, et, d'autre part, les moyens employés pour obtenir ces dates.

Aujourd'hui, en Europe occidentale, le calendrier grégorien de 1582 sert pour fixer les dates après quinze siècles de tâtonnements pour ajuster un calendrier solaire (calendrier julien de 365 jours institué en 47 avant notre ère) : l'ère de la transcription mise en place au VI^e siècle par le moine Denys Le Petit, revue au VIII^e siècle par le moine Bède le Vénérable, révision du calendrier julien par Grégoire XIII dans le calendrier catholique, mais pas accepté avant le milieu du XVIII^e siècle en Angleterre ou en Russie. Le calendrier de la Révolution de 1917 dite d'Octobre (novembre pour nous) en Russie. Le calendrier dans lequel nous avons l'habitude de reporter nos dates n'est donc pas si ancien. C'est celui d'être unique dans d'autres sociétés anciennes ou contemporaines.

En occident, en 1950, le Before Present du ¹⁴C a introduit une forme de fan-tasy sans poser de difficulté majeure puisque, pour établir des correspondances, la soustraction permet de revenir au "0" communément du calendrier grégorien.

Il en serait peut-être allé autrement si certaines voix originales avaient été entendues. En effet, à la fin du XIX^e siècle, alors que les cadres de la pensée sur le temps se sont bouleversés et que les écoles historiques traditionnelles s'attachent comme jamais à leur datation et à une forme d'histoire événementielle, les calendriers dans lesquels nous vivons justement intégrer de nouvelles dates sont aussi au cœur de débats, oubliés de la science au cours de l'année 1892-1893 Gabriel de Mortillet (1821-1898) propose dans le Bulletin de l'École d'anthropologie de Paris une réforme de la chronologie :

« À partir d'un moment donné, le point initial de notre ère, la chronologie est descendante, ce qui est tout à fait naturel. Mais avant ce point initial elle se trouve être ascendante, ce qui est un grave défaut de méthode. La chronologie est ainsi composée de deux et se dirige en sens diamétralement opposé avant ou après notre ère. Cette méthode conduit même à une absurdité : le commencement d'une année est plus ancien que la fin de la même période, singulière contradiction pour des méthodes plus antiscientifiques. Frappés de ces divers inconvénients, Élisée Reclus et moi-même avons cherché à les faire connaître. Un seul moyen se présentait ; avoir une ère dont le point initial ou de départ soit antérieur à toute date. Plaçant la réforme de la chronologie plus encore sur le terrain pratique que sur le terrain scientifique, je propose d'adopter un point initial de convention. On peut aussi choisir celui qui conviendrait le mieux. Ce point me semble devoir être 10 000 avant notre ère. Actuellement la date la plus ancienne est celle de Mènes, qui régnait environ 5 000 ans avant notre ère. En prenant cette date et le point initial choisi, il y encore 5 000 ans qui paraissent devoir servir à contenir les progrès futurs de l'histoire. [...] Avec ces 10 000 ans, rien ne sera changé aux détails des dates de l'ère actuelle, on se contenterait d'ajouter 1, 10 ou 100 à tout chiffre en usage. Ainsi, par exemple, l'an 476 de la chute de l'Empire d'Occident ».

Ces découvertes ne contribuent pas simplement à enrichir des collections d'objets mais bien à faire émerger des moments du passé qu'il faut nommer. Les tentatives de fixation du vocabulaire, que l'on suit assez bien dans les volumes du « congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques » qui se tiennent à partir de 1866 dans les grandes villes d'Europe, sont multiples. On assiste à la naissance de la « paletnologia » en Italie, à la définition d'une « époque archéolithique », à l'apparition de la notion les « temps anthropéens » ou encore à l'emploi de l'adjectif « anhistorique », etc.¹⁵.

Mesurer le temps

Le monde savant va plus loin. Quelle que soit l'époque considérée, s'impose la nécessité d'avoir des dates et des calendriers. Dans nos sociétés de l'écrit, cela implique la transcription d'un mode de comptage et de repérage. Le contrôle, l'organisation du temps est un enjeu politique et un passage obligé – en aucun cas un objectif – pour les historiens. Ici, encore faut-il distinguer, d'une part, le cadre dans lequel nous allons placer nos dates, et, d'autre part, les moyens employés pour obtenir ces dates.

Aujourd'hui, en Europe occidentale, le calendrier grégorien de 1582 sert de cadre pour fixer les dates après quinze siècles de tâtonnements pour ajuster un calendrier solaire (calendrier julien de 365 jours institué en 47 avant notre ère) : ère de l'Incarnation mise en place au VI^e siècle par le moine Denys Le Petit, revue au VIII^e siècle par le moine Bède le Vénérable, révision du calendrier julien par Grégoire XIII dans le monde catholique, mais pas accepté avant le milieu du XVIII^e siècle en Angleterre ou même la Révolution de 1917 dite d'Octobre (novembre pour nous) en Russie. Le cadre dans lequel nous avons l'habitude de reporter nos dates n'est donc pas si ancien, et loin d'être unique dans d'autres sociétés anciennes ou contemporaines.

En occident, en 1950, le Before Present du ¹⁴C a introduit une forme de fantaisie mais sans poser de difficulté majeure puisque, pour établir des correspondances, une simple soustraction permet de revenir au "0" communément du calendrier grégorien.

Il en serait peut-être allé autrement si certaines voix originales avaient été écoutées. En effet, à la fin du XIX^e siècle, alors que les cadres de la pensée sur le temps sont bouleversés et que les écoles historiques traditionnelles s'attachent comme jamais à la datation et à une forme d'histoire événementielle, les calendriers dans lesquels il faut justement intégrer de nouvelles dates sont aussi au cœur de débats, oubliés depuis. Ainsi, au cours de l'année 1892-1893 Gabriel de Mortillet (1821-1898) propose dans son cours à l'École d'anthropologie de Paris une réforme de la chronologie :

« À partir d'un moment donné, le point initial de notre ère, la chronologie est descendante, ce qui est tout à fait naturel. Mais avant ce point initial elle se trouve forcément ascendante, ce qui est un grave défaut de méthode. La chronologie est ainsi coupée en deux et se dirige en sens diamétralement opposé avant ou après notre ère. Ce défaut de méthode conduit même à une absurdité : le commencement d'une année ou d'un siècle se trouve plus ancien que la fin de la même période, singulière contradiction des plus antiscientifiques. Frappés de ces divers inconvénients, Élisée Reclus et moi avons cherché à les faire connaître. Un seul moyen se présentait ; avoir une ère dont le point initial ou de départ soit antérieur à toute date. Plaçant la réforme de la chronologie plus encore sur le terrain pratique que sur le terrain scientifique, je propose d'adopter un point initial de convention. On peut aussi choisir celui qui conviendrait le mieux. Ce point me semble devoir être 10 000 avant notre ère. Actuellement la date la plus ancienne est celle de Mènes, qui régnait environ 5 000 ans avant notre ère. Entre cette date et le point initial choisi, il y en a encore 5 000 ans qui paraissent devoir suffire pour contenir les progrès futurs de l'histoire. [...] Avec ces 10 000 ans, rien ne serait changé aux détails des dates de l'ère actuelle, on se contenterait d'ajouter 1, 10 ou 100 devant le chiffre en usage. Ainsi, par exemple, l'an 476 de la chute de l'Empire d'Occident devien-

drait 10476 ; l'an 1302 date de la première réunion des états généraux, 11302 et 1893 tout simplement 11893. [...] Nos dates actuelles, au lieu de quatre chiffres en auraient cinq, ce qui serait beaucoup trop long dit-on. Si c'est trop long pour l'emploi usuel on abrégierait. Ne le fait-on pas déjà ? Ne dit-on pas et n'écrit-on pas 93 au lieu de 1893 ? On n'aurait qu'à continuer, seulement 93, au lieu de signifier 1893 remplacerait 11893. Il n'y a pas là motif à enrayer le progrès ! »

G. de Mortillet n'a pas été suivi par la communauté scientifique, puisque le colloque de Lille s'est bien tenu en 2006 et non en 12006. C'est sans doute heureux, car depuis la fin du XIX^e siècle, les découvertes ont été telles en matière de datation que le -10 000 proposé n'aurait guère suffi pour intégrer les périodes les plus anciennes de la Préhistoire. On imagine combien de "0" nous aurions dû ajouter au cours du temps, perdant dans les chiffres et les conversions les meilleures volontés et les plus audacieux.

À partir du moment où le temps est allongé, repoussé, distendu, la mise en place de techniques spécifiques de datation est une nécessité. Les historiens des textes et ceux qui repoussent les limites du temps travaillent en parallèle sans forcément se rencontrer. Pendant que les premiers posent la chronologie comme l'un des fondements d'une histoire événementielle linéaire, les seconds cherchent à construire les premières "vraies" chronologies hautes. Parmi ces outils, la typologie, le *cross dating*, a tenu un rôle clef pendant longtemps¹⁶. C'est en effet par ce moyen, qui repose sur les associations d'objets de proche en proche depuis un monde méditerranéen bénéficiant de textes datés (Égypte, Proche-Orient en particulier), que des datations absolues ont été proposées pour l'âge du Bronze, puis, par déduction, pour des époques plus anciennes. Ce système a permis d'élaborer un cadre général mais s'est trouvé confronté rapidement à des limites d'application.

Le développement de techniques scientifiques de laboratoire a introduit une vraie rupture, avec des possibilités de datation inenvisageables auparavant. Il y a bien un avant et un après ¹⁴C, au moins pour l'Europe tempérée, même s'il a été assez long à se mettre en place et a été longtemps contesté parce que les résultats allaient à l'inverse des idées reçues. En effet, dans un contexte de diffusionnisme, tout progrès n'était envisagé que dans un mouvement allant globalement du Sud-Est vers le Nord-Ouest. Les premières datations radiocarbone montrent que les monuments mégalithiques d'Angleterre sont antérieurs aux pyramides d'Égypte¹⁷. Le monde intellectuel n'était pas prêt pour cette petite révolution des dates et des esprits. Comme au XIX^e siècle, près d'un siècle plus tard, les protohistoriens (selon la définition qui inclut le Néolithique) eurent à livrer un second combat (inachevé), cette fois-ci contre leurs pairs et non en dehors de la communauté des archéologues, pour imposer l'idée que les "Barbares" du Nord jouissaient d'une civilisation qui n'avait rien à envier par son ancienneté à ses voisins du Sud.

Les "blocages"

Malgré un enrichissement et une diversification des techniques de datation, ces méthodes radiométriques n'ont pas permis de tout résoudre et de construire, soudainement, un calendrier uniformisé à l'échelle des régions et de l'Europe des derniers millénaires avant notre ère. Pas même la dendrochronologie qui, pourtant, autorise la datation, pourquoi pas, d'un bois de 1642 avant notre ère. Aussi bien donc qu'un millésime sur un document écrit en 1642 de notre ère. Des blocages subsistent pour plusieurs raisons.

Les outils de datation sont de plus en plus performants mais ils ne sont pas miraculeux : tout ne se date pas (le métal par exemple résiste) et pas partout (difficile de faire une dendrochronologie quand il n'y a pas de bois).

Par ailleurs, la documentation archéologique présente certaines difficultés spécifiques¹⁸. Elle est constituée d'une part d'artefacts dont les matériaux permettent ou non

une datation (un bois peut se dater que s'il est en quantité suffisante dans une région qui dispose de courbes de référence). D'autre part le (ou les) contexte(s) archéologique(s) dans lequel les mobiliers sont mis au jour sont étudiés sous l'angle de la stratigraphie qui, elle-même, conduit à l'obtention de datations relatives, mais pas toujours absolues. Les croisements, l'harmonisation entre ces deux types d'information ne sont pas toujours aisés. Les conséquences pour l'élaboration de nos cadres chronologiques peuvent être importantes. Ainsi, une date précise de bois sans sa position stratigraphique n'est que de peu d'utilité à la fois pour le site mais plus largement pour la constitution de chronologies.

Enfin, le temps n'est pas une notion neutre. Il est soumis à une appréciation qui dépend de hiérarchies que l'on a attribuées, ou que l'on donne encore, à des événements, des sociétés et des sources. Les cadres de pensée dans lesquels sont appréhendées les populations ont une incidence sur la manière de construire le temps de ces dites sociétés. Certaines sources sont parfois jugées plus "fiables" en dehors d'un contexte archéologique proprement dit. Ainsi, l'écrit affiche-t-il, de manière consciente ou non dans les esprits, une forme de position prééminente pour l'élaboration des datations – ce qui peut être une illusion – par rapport à d'autres formes de documentation matérielle. De même une monnaie apparaît en général comme un moyen de datation plus opérant qu'une hache en bronze. Pourtant, il importe de tenir compte du contexte de découverte et des agencements stratigraphiques pour déterminer de l'apport de telle ou telle documentation dans le domaine de la datation, et plus largement d'ailleurs.

Les attendus peuvent également varier selon les chercheurs, leur formation, les traditions académiques auxquels ils se rattachent¹⁹. Bref, consciemment ou inconsciemment, nous ne considérons pas toutes les sociétés comme équivalentes selon leur ancienneté (Néolithique – âge du Fer – Grecs – Étrusques ou Gaulois), leur lieu de vie (la baie de Somme – Athènes), leur mode d'expression (société de l'écrit ou non). Loin d'être anecdotique, ces prises de position ont des conséquences réelles sur la conception de termes clefs : précision – durée – contemporanéité – postériorité – antériorité. De manière caricaturale, des chercheurs peuvent aujourd'hui encore s'acharner sur un écart de vingt ans dans un contexte postérieur à la fondation de Marseille (tel événement est-il plutôt de 530 ou de 510?), tandis que certains trouveront presque "normal" d'être dans le flou chronologique des brumes septentrionales pour la même période. En d'autres termes, entre les "humanistes classiques" et les "barbares", les chercheurs ont inventé les échelles de temps qui les intéressent (et les arrangent), au fil des pages d'une histoire intellectuelle de l'Europe qu'il est juste de ne pas oublier lors de l'utilisation de ces outils. La rencontre – une première pour certains à Lille – de ces points de vue conduit à un riche dialogue, parfois délicat, entre des chercheurs d'horizons différents en Europe, dans le cadre d'une histoire des idées et des pratiques dont l'origine remonte pour l'essentiel au ^{xix}e siècle et dont les développements sont loin d'être achevés à l'aube du ^{xxi}e siècle.

une datation (un bois peut se dater que s'il est en quantité suffisante dans une région qui dispose de courbes de référence). D'autre part le (ou les) contexte(s) archéologique(s) dans lequel les mobiliers sont mis au jour sont étudiés sous l'angle de la stratigraphie qui, elle-même, conduit à l'obtention de datations relatives, mais pas toujours absolues. Les croisements, l'harmonisation entre ces deux types d'information ne sont pas toujours aisés. Les conséquences pour l'élaboration de nos cadres chronologiques peuvent être importantes. Ainsi, une date précise de bois sans sa position stratigraphique n'est que de peu d'utilité à la fois pour le site mais plus largement pour la constitution de chronologies.

Enfin, le temps n'est pas une notion neutre. Il est soumis à une appréciation qui dépend de hiérarchies que l'on a attribuées, ou que l'on donne encore, à des événements, des sociétés et des sources. Les cadres de pensée dans lesquels sont appréhendées les populations ont une incidence sur la manière de construire le temps de ces dites sociétés. Certaines sources sont parfois jugées plus "fiabiles" en dehors d'un contexte archéologique proprement dit. Ainsi, l'écrit affiche-t-il, de manière consciente ou non dans les esprits, une forme de position prééminente pour l'élaboration des datations – ce qui peut être une illusion – par rapport à d'autres formes de documentation matérielle. De même une monnaie apparaît en général comme un moyen de datation plus opérant qu'une hache en bronze. Pourtant, il importe de tenir compte du contexte de découverte et des agencements stratigraphiques pour déterminer de l'apport de telle ou telle documentation dans le domaine de la datation, et plus largement d'ailleurs.

Les attendus peuvent également varier selon les chercheurs, leur formation, les traditions académiques auxquels ils se rattachent¹⁹. Bref, consciemment ou inconsciemment, nous ne considérons pas toutes les sociétés comme équivalentes selon leur ancienneté (Néolithique – âge du Fer – Grecs – Étrusques ou Gaulois), leur lieu de vie (la baie de Somme – Athènes), leur mode d'expression (société de l'écrit ou non). Loin d'être anecdotique, ces prises de position ont des conséquences réelles sur la conception de termes clefs : précision – durée – contemporanéité – postériorité – antériorité. De manière caricaturale, des chercheurs peuvent aujourd'hui encore s'acharner sur un écart de vingt ans dans un contexte postérieur à la fondation de Marseille (tel événement est-il plutôt de 530 ou de 510?), tandis que certains trouveront presque "normal" d'être dans le flou chronologique des brumes septentrionales pour la même période. En d'autres termes, entre les "humanistes classiques" et les "barbares", les chercheurs ont inventé les échelles de temps qui les intéressent (et les arrangent), au fil des pages d'une histoire intellectuelle de l'Europe qu'il est juste de ne pas oublier lors de l'utilisation de ces outils. La rencontre – une première pour certains à Lille – de ces points de vue conduit à un riche dialogue, parfois délicat, entre des chercheurs d'horizons différents en Europe, dans le cadre d'une histoire des idées et des pratiques dont l'origine remonte pour l'essentiel au XIX^e siècle et dont les développements sont loin d'être achevés à l'aube du XXI^e siècle.

NOTES

1. A. Lehoërf, *L'artisanat du bronze en Italie centrale (1200-725 avant notre ère). Le métal des dépôts volontaires*, Rome, 2007 (BEFAR 335).

2. Pour s'en tenir au cadre de la France : *De temps en temps : histoires de calendriers*, Catalogue de l'exposition, Centre historique des Archives nationales, Hôtel de Rohan, Paris, 12 novembre 2001-8 février 2002 ; *Construire le temps. Normes et usages chronologiques au Moyen Âge (1) et à l'époque moderne et contemporaine (2)*, numéro spécial de la Bibliothèque de l'École des Chartes, tome 157, 1999 ; *Le temps*, 129^e congrès des sociétés historiques et scientifiques, Besançon 2004, numéro spécial du Bulletin de la Société préhistorique française, t. 102, Paris, 2005.

3. Hallstatt B2 et Hallstatt B3. Ces divisions résultent des travaux du savant allemand Paul Reinecke (1872-1958) qui proposa en 1906 un système chronologique pour les âges des métaux, s'appuyant sur le site autrichien éponyme. Depuis un siècle, le contenu et les limites de la période ont beaucoup évolué, en particulier pour ce Ha B2/3 qui marque la fin de l'âge du Bronze au nord des Alpes.

4. Parmi les synthèses récentes spécifiquement consacrées à la chronologie, K. Randsborg (éd.), *Absolute chronology. Archaeological Europe 2500-500 BC*, 1996 (Acta Archaeologica 67) ; pour l'Italie, des débats d'ampleur dans G. Bartoloni, F. Delpino *Oriente e occidente. Metodi disciplinari a confronto, riflessioni sulla cronologia dell'età del ferro in Italia*, Actes du colloque de Rome, octobre 2003, Rome 2006. La majorité des colloques et ouvrages d'archéologie, en particulier en Europe tempérée ou lorsqu'il s'agit d'un thème archéologie classique/non classique, comporte un volet chronologique.

5. Voir sur ce point, I. Meyerson, *Le temps, la mémoire, l'histoire*, dans *Journal de Psychologie*, 1956, p. 333-354. D'une manière générale les historiens ont écrit en abondance sur le temps qui est au cœur de leur pratique. On peut citer quelques écrits spécifiques sur ce sujet : J. Le Goff, *Histoire et mémoire* (Milan 1977-1981), Paris, 1988 ; J. Leduc, *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, 1999 ; M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris (1925), 1994 avec une post face de G. Namer et *La mémoire collective*, édition critique établie par G. Namer, Paris (1950), 1997 ; D. Milo, *Trahir le temps (histoire)*, Paris, 1991 ; K. Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, 1984. Les écrits en anthropologie et en ethnologie sont également abondants. On peut retenir les pages de J. Fabian, *Le temps et les autres*, essai (Columbia, 1983), Toulouse, 2006 et bien sûr Cl. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, 1962 et plus spécifique à l'archéologie (sur la perception du temps surtout), G. Lucas, *The Archaeology of Time*, Londres-New-York, 2005.

6. G. L. Leclerc comte de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière contenant les époques de la nature*, Paris, 1778. Après avoir estimé d'abord un âge de la terre 3 millions d'années, il publie finalement le chiffre de 75 000 ans pour ne pas anéantir complètement le calendrier biblique. Pour les débats du XIX^e siècle, G. Laurent, *Paléontologie et évolution en France de 1800 à 1860. Une histoire des idées de Cuvier et Lamarck à Darwin*, Paris, 1987.

7. Sur cette histoire voir en particulier, N. Coxe, *La préhistoire en parole et en acte : méthodes et enjeux de la pratique archéologique 1830-1950*, Paris, 1998, M. Groenen, *Pour une histoire de la préhistoire. Le Paléolithique*, Grenoble, 1994, A. Laming-Emperaire, *Origines de l'archéologie préhistorique*, Paris, 1964, N. Richard, *L'invention de la préhistoire*, Paris, 1992, A. Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, 1993.

8. En France, les travaux de Gabriel de Mortillet (1821-1898) ont été précurseurs avec la parution en 1864 de la revue *Matériaux pour*

servir à l'histoire positive et philosophique de l'homme. Ceux de l'abbé Henri Breuil (1877-1961) au début du siècle ont été fondateurs, en particulier pour la définition du Paléolithique. Il enseigne la préhistoire à Fribourg dès 1905, puis à Monaco à partir de 1910. Il obtient la création d'une chaire de préhistoire au Collège de France qui marque donc l'entrée de la préhistoire dans l'enseignement supérieur (mais non universitaire). La synthèse de ses travaux sont publiés avec R. Lantier en 1951 sous le titre *Les hommes de la pierre ancienne*. Son propre bilan paraît en 1952, *Quatre Cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du renne*. Après la Seconde Guerre mondiale, la figure d'André Leroi-Gourhan (1911-1986), ethnologue et préhistorien, s'impose. C'est d'ailleurs par la voie de l'ethnologie qu'il accède à l'enseignement universitaire avec un cours à l'université de Lyon. C'est sur le terrain, avec le site d'Arcy-sur-Cure ouvert en 1946, puis à Pincevent à partir de 1964, qu'il développe et diffuse des méthodes de fouilles très novatrices, respectueuses des sols originels. En 1969, il entre au Collège de France sur une chaire de préhistoire. Sa bibliographie est abondante, employée largement par les chercheurs comme *Évolution et technique, vol I, L'homme et la matière*, Paris, 1943 et *vol II, Milieu et techniques*, Paris 1945, destinée à réfléchir sur des disciplines dans *L'histoire sans les textes : ethnologie et préhistoire*, dans *Encyclopédie de la Pleiade*, Paris, 1961 ou davantage réservée aux préhistoriens comme *La Préhistoire*, Paris, 1966. D'autres chercheurs ont également tenu une place essentielle dans le développement de la Préhistoire mais ont été peut-être moins médiatisés, comme F. Bordes en France ou C. Sauter en Suisse.

9. A. Lehoërf, *Les paradoxes d'une Protohistoire française dans l'histoire européenne de l'archéologie*, à paraître.

10. À partir de 1953, B. Soudský fouilla le site de Bylany, habitat du Néolithique ancien riche de 200 maisons qui permit le développement de nouvelles techniques sur le terrain (dont la mécanisation) et d'enregistrement et qui ouvrit à la définition du Rubané et des théories sur les premiers agriculteurs en Europe. Il occupa la deuxième chaire de Protohistoire à l'université française en 1971 et fut à l'origine d'une école de pensée en archéologie de ces périodes qui trouva ses applications en particulier dans la vallée de l'Aisne dans les années 1970-80. Sur Soudský, J.-P. Demoule, *Vingt ans après : Bohumil Soudský et la Protohistoire française*, dans le 114^e congrès national des sociétés savantes, Paris, 1989, p. 49-59. En 1970, J.-P. Millotte, professeur à la faculté de lettres de Besançon, publie son *Précis de Protohistoire européenne*, dans lequel la Protohistoire est définie ainsi, p. 6 : « Dans un souci de clarté mieux vaudrait réserver le terme de préhistoire aux périodes les plus anciennes, Le Paléolithique, le Mésolithique, le Néolithique et celui de Protohistoire aux périodes les plus récentes, les âges des métaux. La Protohistoire étudie les civilisations primitives qui vivent plus ou moins au contact de peuples connaissant déjà l'écriture. »

11. G. de Mortillet, *Le préhistorique. Antiquité de l'homme*, Paris, 1885, p. 17 et tableau p. 21 utilise l'expression « temps protohistoriques » qu'il reprend et normalise dans *Formation de la nation française*, Paris, 1897 ; J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, Paris, 1910.

12. Pour l'Europe : *L'archéologie, instrument du Politique ? Archéologie, histoire des mentalités et construction européenne*, Actes du colloque du Luxembourg, 2005, Bibracte, 2006 ; pour la Méditerranée, *Les politiques de l'archéologie. Du milieu du XIX^e à l'orée du XXI^e siècle*, Actes du colloque de l'École Française d'Athènes, 2000 ; pour l'Italie, voir le bilan des journées organisées entre 1999 et 2001 par l'École Française de Rome *Archéologie et construction nationale*, dans *Antiquités, archéologie et construction nationale au XIX^e siècle*, dans MEFRIM 113-2, 2001 et A. Lehoërf, *Pratiques archéologiques et administration du patrimoine archéologique en Italie 1875-1895*, dans MEFRIM 111-1, 1999, p. 73-147.

13. Mémoires sur les anciennes sépultures nationales et sur les ornements extérieurs qui en divers temps y furent employés, sur les embaumements, sur les tombeaux des rois francs de la ci-devant église de Saint-Germain-des-Prés et sur un projet de fouille à faire dans nos départements, dans *Mémoires de l'Institut national, classe des sciences morales et politiques*, t.2, Paris, 1799.

14. C. J. Thomsen, *Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed*, Copenhague, 1836. Les périodisations sont devenues le Néolithique pour la pierre polie (ou nouvelles pierre), l'âge du Bronze, l'âge du Fer. Ce sont les subdivisions internes, les correspondances de ces périodisations entre un lieu et un l'autre qui ont été retravaillées, sans que les chercheurs aient encore obtenu un calendrier uniformisé des six millénaires qui précèdent l'ère chrétienne.

15. En particulier 5^e congrès à Bologne en 1871, publié en 1873, p. 17-18, 49.

16. Ce système doit en particulier beaucoup à O. Montelius, *Die typologische Methode. Die älteren Kulturperioden im Orient und Europa*, Stockholm, 1903.

17. L'ouvrage incontournable sur cette question reste : C. Renfrew, *Europe before Civilization. The Radiocarbon Revolution and Prehistoric Europe*, Cambridge, 1973, nombreuses rééditions et traductions.

18. M. Gras, *Donner du sens à l'objet. Archéologie, technologie culturelle et anthropologie*, dans *Annales HSS*, mai-juin 2000, p. 601-614.

19. A. Schnapp, *Archéologie et tradition académique en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles*, dans *Annales ESC* 37, 1982, p. 760-777 et *Les Annales et l'archéologie : une rencontre difficile*, dans *MEFRA* 93, 1981-1, p. 469-478, part. p. 471-472.

